C'EST LE DIABLE,

OU

LA BOHÉMIENNE.

Drame en cinq actes à grand spectacle, mêlé de pantomime, évolutions, combats, chants et danses.

PAROLES ET COMBATS DE J. G. A. CUVELIER.

Représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, à Paris, le 28 brumaire, an VI de République Française.



A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, rue St.-André-des-Arts, N°. 27, au Magasin des Pièces de Théâtre.

AN SIXIÈME DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.	(AGES) NOMS DES ACTEURS
	LES CITOYENS.
LE COMTE DE MUNSTER, prince souverain de Westphalie.	30 ans, ISIDORE.
VENCESLAS, fils du duc de Juliers, d'abord sous le nom de Ciprino.	20 ans, BITHMER.
ULRIC, intendant de Munster.	40 ans, ST.-AUBIN.
CONRAD, chef de Bohémiens.	50 ans, CHARLES STOKLET.
ELVINA, jeune Bohémienne.	18 ans, JULIE et FLORE.
MAURISSO, piqueur au service de Munster.	25 ans, BÉVILLE.
MADAME PATERNE, vieille concierge de la maison du prince	60 ans, la cit. TALON.
Le chef des gardes de Munster parlant.	BRIDEN.
L'ombre de SIGISMOND, père du comte de Munster.	LEBEL.
L'ombre de la mère du comte.	BOURSIER.
Une jeune fille de 3 ou 4 ans, ombre.	HURPY, fils.
Une voix chantante.	BRIDEN.
SOPHAIA.	La cit. PICARD.
Bohémiens et Bohémiennes.	La danse.
Bohémiens.	BLIVET. FRANÇOIS STOKLET. DROUEN. MARTIN. CASTEL. HURPY.
Démons.	Les mêmes.
Seigneurs et dames de la cour du duc de Juliers	La danse
Troupes du duc de Juliers.	
Troupes du comte de Munster.	
Démons en plaisirs et en amours.	Les enfans du ballet.
Deux écuyers du comte de Munster.	HISPA. DROUEN.
Deux pages.	KANITROL. FAYE.
Un Héraut d'armes	
Une voix.	BOUGNOL.

La scène se passe en Westphalie, au commencement du 15. siècle. — Tous les endroits marqués d'un — indiquent la musique en action. — La musique est arrangée par Othon Vander Brock. Les décorations sont peintes par Moënck, père et fils; et les ballets de la composition de Richard, du théâtre des Arts.

C'EST LE DIABLE,

OU

LA BOHÉMIENNE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon antique et sombre ; à droite des acteurs est un lit gothique, autour du salon on voit des figures de chevaliers armés de pieds en cap.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAURISSO, MAD. PATERNE.

MAURISSO.

TENEZ, madame Paterne, quand vous me parlez de tout ça, vous me faites trembler..

Mad. PATERNE.

Maurisso, mon garçon, je ne dis rien, mais je n'en tremble pas moins en te le racontant.

MAURISSO.

Et c'est, dites-vous, dans cette chambre-ci?

Mad. PATERNE.

Dans cette chambre-ci....

MAURISSO.

Vers minuit?

Mad. PATERNE.

Vers minuit...

MAURISSO.

D'abord une foible lueur?

Mad. PATERNE.

Une lueur pâle.

MAURISSO.

Ensuite un grand bruit?

Mad. PATERNE.

Un tintamare infernal.

MAURISSO.

Et le spectre ?

Mad. PATERNE.

On l'a apperçu, un spectre effrayant trainant de longues chaînes..... Puis il appelle, il appelle..... Monseigneur lui-même... En disant d'une grosse voix : il a tué son pere.

MAURISSO.

Et il appelle monseigneur avec sa grosse voix ?...

Mad. PATERNE.

Comme si je t'appelois... (*Ulric en-dehors d'une voix forte.*) Maurisso... Maurisso... (*Maurisso et madame Paterne reculant avec effroi et se prosternant.*) Nous sommes perdus... (*Ulric en-dehos, criant.*) Maurisso. (*Maurisso et madame Paterne se relevent.*) Maurisso (*en se rassurant un peu.*) C'est la voix de M. Ulric.

Mad. PATERNE.

De ce maudit intendant...

MAURISSO.

Avouez pourtant, madame Paterne, que vous auriez eu une terrible peur si je n'avois pas été ici...

Mad. PATERNE, *avec ironie.*

Là, là... ne diroit-on pas que voilà un homme bien vaillant..

MAURISSO.

Croyez-vous que j'ajoute foi à toutes vos sornettes ?...

Mad. PATERNE.

Des sornettes !... l'impertinent....

MAURISSO.

Une vieille folle, qui voit par-tout les chimères qui ne sont que dans sa tête...

Mad. PATERNE.

Le petit scélérat.

MAURISSO.

Une radoteuse dont il faut éternellement approuver les bévues...

Mad. PATERNE.

Pour le coup, c'en est trop... Vas-t-en, vas-t-en, ou je vais t'arracher les yeux...

(*Madame Paterne veut courir après Maurisso qui cherche à lui échapper.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ULRIC.

ULRIC.

Eh bien, eh bien! que signifie tout ce tapage ?

Mad. PATERNE.

Si vous saviez que ce benet!...

ULRIC.

Silence...

MAURISSO.

Il faut vous dire que cette vieille sibille...

ULRIC.

(*Frappant du pied.*) Allons, paix... ou morbleu. (*à Maurisso.*) Monseigneur veut aller à la chasse, il faut préparer les équipages ... allez...

MAURISSO, *sortant.*

Adieu, belle divinité...

Mad. PATERNE.

Tu me le payeras, tu me le payeras.

(*Maurisso sort, Ulric arrête madame Paterne qui veut courir après lui.*)

SCENE III.

MAD. PATERNE, ULRIC.

ULRIC.

Appaisez-vous, madame Paterne, et faites-moi l'amitié de me prêter un moment d'attention; je veux causer avec vous....

Mad. PATERNE, *se radoucissant.*

M. l'Intendant me fait bien de l'honneur, je reste.

ULRIC.

J'aime beaucoup les femmes douces et sensibles... madame Paterne...

Mad. PATERNE.

Vous êtes bien honnête...

ULRIC.

J'aime encore celles qui sont aimables comme vous.... madame Paterne...

Mad. PATERNE, *faisant la révérence.*

Vous avez bien de la bonté...

ULRIC, *avec sévérité.*

Mais je vous avertis que je déteste les curieuses et les bavardes.. ainsi, soit dit une fois pour toutes, s'il vous arrive jamais d'épier monseigneur, comme vous avez fait cette nuit ; s'il vous arrive de répandre la crainte parmi les domestiques par des discours impertinens, vous pouvez compter sur une punition exemplaire... Vous me connoissez, c'est assez vous en dire.... Adieu madame Paterne...

Mad. PATERNE, *lui fait une profonde révérence, (à part en sortant.)*

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. Oh! le méchant homme, le méchant homme.

(Elle sort après une seconde révérence.)

SCENE IV.

ULRIC, *seul.*

Tout s'arrange selon mes vœux... Le comte de Munster va partir pour la chasse.. Il rencontrera ces Bohémiennes... Mon génie a commencé l'ouvrage... Ses passions feront le reste... Il marche sur des fleurs, mais le glaive étincelant est sur sa tête... Le gouffre s'est ouvert à ses pieds, il ne l'a pas apperçu... Je saurai l'y précipiter... (*On entend une trompette à l'extérieur.*) Qu'entends-je. Le comte rentre au château, l'inquiétude précurseur des remords, commence déjà à troubler ses plaisirs.... Dissimulons... et si le moyen que je vais employer ne réussit pas, je saurai en inventer d'autres... —

SCENE V.

ULRIC, LE COMTE DE MUNSTER *en habit de chasse*, CHEFS DES GARDES, PAGES, ÉCUYERS.

(Le comte entre en scène, il est sombre, rêveur, agité... Il dépose ses armes et fait retirer tout le monde.)

SCENE VI.

ULRIC, MUNSTER.

MUNSTER.

Je ne sais ce que je fais... Je ne sais ce que je veux... Le remords est là (*montrant son cœur*) il me presse... Il me déchire (*avec douleur.*) Ulric, Ulric! Pourquoi ai-je suivi tes conseils.

ULRIC.

Monseigneur veut bien se créer des fantômes.

MUNSTER.

Le souvenir du crime, voilà le fantôme qui poursuit un coupable...

ULRIC.

Mais, monseigneur, ne l'est pas...

MUNSTER.

Je ne suis pas coupable, dis-tu... et ma sœur, ce foible enfant, livrée par mes ordres aux bêtes féroces dans le fond des déserts de la Moravie.

ULRIC.

Votre sœur, par sa naissance, vous enlevoit et vos titres et votre fortune; d'ailleurs, une fatale prédiction annonçoit qu'elle seroit la cause de votre mort, il falloit la perdre pour vous sauver...

MUNSTER.

Cette main barbare a osé se lever sur un père... Je vois encore couler son sang... Ce sang, qui crie vengeance contre un fils parricide...

ULRIC.

Sigismond, votre père, avoit mérité la mort; en le frappant, vous avez vengé votre mère qu'il venoit d'empoisonner. La justice divine a dirigé votre bras.

MUNSTER.

Ulric, Ulric! Tu me persuades sans me convaincre, mon cœur parle plus haut que tes raisonnemens. Tu ne sais donc pas combien il est cruel d'avoir toujours devant les yeux une image menaçante... Cette image terrible est devant moi, la nuit, elle empêche ma paupière de se fermer; le jour elle me poursuit sans cesse... Non, Ulric, il n'est plus de repos pour l'infortuné Munster.

ULRIC.

Il faut résister à cette mélancolie, il faut chercher des dissipations... Les plaisirs...

MUNSTER.

Me fatiguent...

ULRIC.

L'amour peut vous offrir des consolations.

MUNSTER.

Le véritable amour, ce rayon émané de la divinité, peut-il entrer dans un cœur criminel?

ULRIC, *lui tendant les bras.*

Eh bien! venez, venez dans le sein de l'amitié chercher la tranquillité et le bonheur...

(*Munster l'embrasse, Ulric le menace par derriere.*)

Oui, mon cher Ulric, je sens que la main de l'amitié peut seule fermer ma blessure... Tu fus le compagnon et le conseiller de ma jeunesse; dans ma vieillesse encore, tes avis auront d[illegible] charmes pour moi; tes paroles ont le don d'appaiser mes douleurs; et auprès de toi, je retrouve le repos que j'ai perdu.

ULRIC.

Monseigneur, c'est dans le malheur, sur-tout qu'il faut de la philosophie, et la véritable est celle du plaisir.. Vous êtes jeune, vous êtes riche, et après le duc de Juliers, notre souverain, la Wesphalie n'a pas de prince plus puissant que vous; jouissez avec securité de tous les présens de la nature, oubliez ces chimères créées par une imagination trop sensible...

MUNSTER.

Je m'abandonne à toi..

ULRIC.

Pour ne pas user le plaisir, il faut savoir le varier sans cesse... j'ai pensé à cela. Une troupe de Bohémiens passoit dans vos états, je les ai fait mander..

MUNSTER.

A quoi bon ces Bohémiens...

ULRIC.

Des Bohémiens... et des Bohémiennes... charmantes.... On dit que ces gens-là ont un commerce secret avec les esprits infernaux (*Munster fait un mouvement....*); monseigneur sent bien que tous ces contes d'esprits ne sont croyables que pour ceux qui n'en ont pas... Ces Bohémiens tirent avec adresse les horoscopes; ils dansent, ils sautent au son d'instrumens divers, en faisant mille contorsions amusantes, ce qui étonnera monseigneur, c'est qu'à l'exception de leur chef, homme profond à ce qu'on dit dans les sciences occultes, ils sont tous muets, tous jusqu'aux Bohémiens... Son altesse devine que ce chef-là doit être bien habile, s'il a trouvé le secret de faire taire de jolies femmes...

MUNSTER.

Comment se peut-il ? Et par quel moyen ?...

ULRIC.

Par un moyen très-simple, c'est en leur enlevant dès l'enfance l'organe de la parole... Au reste, ces dames n'en sont que plus intéressantes; car il en est telle dans la troupe, qui sait peindre les passions avec de simples gestes beaucoup mieux qu'on ne pourroit le faire avec le secours de l'éloquence.... Si son excellence veut consentir à les voir, il trouvera qu'elles réunissent tous les talens, jusqu'à celui de retracer dans des combats simulés, les hauts faits de nos chevaliers.

MUNSTER.

Ulric, tu as porté dans mon cœur l'aiguillon de la curiosité. Je veux voir ces Bohémiens, je veux les voir sur-le-champ, que tout soit préparé pour une fête, cours, et fait les rassembler dans le parc de mon château, dès qu'ils seront arrivés, tu viendras m'avertir.

ULRIC.

Monseigneur sera obéi.... (*En sortant, à part.*) Je le tiens.

SCENE VII.

MUNSTER, *seul.*

Oui, ces Bohémiens m'aideront à bannir cette mélancolie qui me dévore... Ulric prétend que leur science chimérique n'est que pour l'ignorance, il me semble pourtant qu'il seroit possible en consultant l'avenir, d'assurer sa tranquillité.... La tranquillité n'est que dans la vertu, je ne puis plus y prétendre... je ne sais, dès qu'Ulric s'éloigne de moi ; un voile épais semble s'étendre devant mes yeux, je ne vois plus rien, rien que l'infortune et la mort..... quel est donc ce talisman qui m'attache à cet homme ? Ah ! je le sens, j'ai besoin d'un consolateur, d'un ami....— Mes paupières s'appesantissent. — Le sommeil qui me suit depuis si long-tems voudroit-il aujourd'hui se rendre à mes prières ? — Cette chambre sombre et silencieuse.—M'inspire une terreur. — Ce lit depuis si long-tems abandonné... C'est celui où mon malheureux père. — Je frissonne. — Je voudrois fuir.... un pouvoir inconnu semble enchaîner mes pas. — (*Il s'assied sur le lit.*) Mes yeux se ferment malgré moi. — Je succombe. — Dieu tout puissant, écarte cette image lugubre qui m'obsède.... accorde à mes sens fatigués un instant, un seul instant de repos. — (*Il s'endort.*)

SCENE VIII.

(Dès que Munster est endormi, il paroît agité par un rêve terrible ; une fumée épaisse sort de terre à côté du lit, cette fumée s'écarte, et laisse voir l'ombre de Sigismond.)

L'OMBRE DE SIGISMOND.

Fils dénaturé. — C'est en vain que tu prétends te livrer au repos. — Le sommeil paisible n'est que pour l'innocent..... jamais le criminel ne pourra le goûter. — L'ombre de ton père te suivra sans cesse pour te retracer tous tes forfaits... Regarde, et frémis.

(Le fond du théâtre à gauche s'ouvre, on voit Ulric qui prend un enfant et le remet à des gardes avec un poignard.)

L'OMBRE.

Cette enfant, c'est ta sœur... immolée par tes ordres. Lève les yeux, voilà ta mère. (On voit Ulric forcer l'ombre de la mère à avaler du poison dans une coupe qu'il lui présente.) Tu le vois, j'étois innocent de la mort de ta mère, toi seul tu fus coupable... Guerre, guerre aux assassins, point de repos pour le parricide. (*L'ombre s'enfonce à travers la fumée.*)

SCENE IX.

ULRIC, MUNSTER.

(Munster est encore quelque tems agité, Ulric rentre et s'assied tranquillement auprès du lit, Munster se réveille, il se lève avec effroi ; et parcourt la chambre, il est dans un étonnement profond en appercevant Ulric tranquille à côté de lui.)

MUNSTER, *avec effroi*

C'est Ulric... Ulric à mes côtés...

ULRIC.

Monseigneur sommeilloit paisiblement ?...

MUNSTER, *avec désespoir.*

Paisiblement...

ULRIC.

Je n'ai pas cru devoir troubler son sommeil pour lui annoncer que ses ordres étoient exécutés, et que les Bohémiens rendus dans le parc n'attendoient plus que lui pour commencer la fête...

MUNSTER *se composant.*

(*Avec douleur.*) Une fête.... Je te suis.... Je te suis.

(Munster en sortant examine la chambre qu'il quitte, et exprime tout son effroi et ses remords. Ulric a l'air de le consoler, et se rit à part de sa douleur.)

SCENE X.

MAURISSO, MAD. PATERNE, BOHEMIENS, CONRAD.

(Le théâtre change et représente le parc du château, où tout est préparé pour une fête, à gauche est un petit trône. Les Bohémiens et Bohémiennes forment des rondes autour de Maurisso et de madame Paterne.)

MAURISSO.

Ah ça, finissons-en, et écoutez-moi bien... Madame Paterne que voici, concierge du château depuis plus de soixante ans.

Mad. PATERNE, *d'un ton revêche.*

Quarante ans ne vous déplaise...

MAURISSO.

Depuis quarante ans soit, et moi Maurisso, premier piqueur de la maison de monseigneur... nous venons conjointement messieurs les Bohémiens et mesdames les Bohémiennes... vous prier de nous donner un petit échantillon de votre savoir faire, en nous disant à tous les deux notre bonne aventure. (*Les Bohémiens continuent de danser autour d'eux.*)

MAURISSO.

Est-ce que vous ne répondez que par des danses et par des gestes ? (*Ils continuent de sauter en lui disant que oui.*)

MAURISSO.

Ecoutez-moi un moment, et permettez-moi de vous instruire de l'objet de nos demandes. (Tous les Bohémiens après lui avoir fait signe, se grouppent autour de lui et de madame Paterne.)

MAURISSO, *à madame Paterne.*

Madame Paterne vous êtes l'aînée, c'est à vous qu'appartient la parole...

Mad. PATERNE.

Non, du tout, monsieur Maurisso, vous vous en acquittez trop bien, pour que je vous interrompe.

MAURISSO.

Si fait...

Mad. PATERNE.

Non certainement.

MAURISSO.

Après vous.

Mad. PATERNE.

Je n'en ferai rien.

MAURISSO.

Mais pourtant...

Mad. PATERNE.

Non, vous dis-je.

MAURISSO.

Allons, je cède...

Mad. PATERNE.

J'y consens...

MAURISSO, *aux Bohémiens*, *vivement.*

Vous saurez donc...

Mad. PATERNE, *aux Bohémiens vivement.*

Il faut vous apprendre...

MAURISSO.

Que je désirerois...

Mad. PATERNE.

Que je souhaiterois...

MAURISSO.

Trouver une femme...

Mad. PATERNE.

Avoir un époux...

MAURISSO.

Jeune...

Mad. PATERNE.

Jeune...

MAURISSO.

Jolie...

Mad. PATERNE.

Joli...

MAURISSO.

Pas trop revêche...

Mad. PATERNE.

Doux et complaisant...

MAURISSO.

Qui m'aimât...

Mad. PATERNE.

Que j'aimerois...

MAURISSO.

Exclusivement...

Mad. PATERNE.

Comme une mère...

MAURISSO.

Ainsi voyez s'il est possible ?

Mad. PATERNE.

Dites-moi si je puis espérer ?

MAURISSO.

De me faire trouver ce que je desire...

Mad. PATERNE.

De posséder jamais un tel phénix...

MAURISSO.

Si vous réussissez, ce sera véritablement ma bonne aventure...

Mad. PATERNE, *à Maurisso.*

Ce sera la mienne, madame Maurisso.

(Les Bohémiens aux ordres de Conrad, se relèvent, et après avoir fait payer les deux consultans, ils font différentes cerémonies grotesques, après lesquelles ils leurs bandent les yeux à tous deux, ensuite les Bohémiens conduisent Maurisso auprès de madame Paterne restée entre les mains des Bohémiennes, et leur faisant faire une déclaration d'amour réciproque. Il font mettre Maurisso aux genoux de madame Paterne. (*On entend une trompette.*)

SCENE XI.

ULRIC, *ensuite* LE COMTE DE MUNSTER AVEC SES ÉCUYERS, CHEFS DE GARDES ET PAGES, QUATRE GARDES.

ULRIC.

Voici monseigneur. (Munster entre en scène, les Bohémiens se composent, Maurisso et madame Paterne ôtent leurs baudeaux et se reconnoissant, s'enfuyent en témoignant leur dégoût mutuel.)

BALLET.

(La fête commence par des danses, exécutées au son des instrumens joués par les Bohémiens.)

SCENE XII.

(Entrée d'Elvina qui apporte une corbeille de fleurs au comte de Munster; dans un pas de deux, pantomime executée avec Ciprino. Elle peint toutes les nuances de l'amour. Admiration du comte à la vue d'Elvina, il voit la scène d'amour avec jalousie, il se met entre les deux amans, Ulric qui jouit de son ouvrage lui fait entendre que ce n'est qu'un jeu. La fête continue; assaut d'armes entre Elvina et Ciprino, tandis que dans le fond huit autres Bohémiens combattent pareillement. La danse reprend, les Bohémiens font un hommage de leurs armes aux Bohémiennes, Le comte ne peut plus contenir le sentiment qui l'agite.)

MUNSTER *à Elvina.*

Aimable Bohémienne, on n'a pas besoin de la parole lorsque comme vous on sait exprimer aussi bien le sentiment..... Vos talens, vos graces ont fait sur mon cœur l'impression la plus vive... qui que vous soyez, vous n'êtes pas faite pour végéter dans un état indigne de vous, venez jouir de tout l'éclat dont je vous veux environner; vous voyez à vos pieds le comte de Munster qui s'estimera trop heureux de devenir votre premier esclave.

(Il se jette à ses pieds : Ciprino et Elvina peignent leur trouble et leur embarras; Munster la presse. Elle lui indique que des nœuds secrets l'attachent à Ciprino. Fureur de Munster.)

MUNSTER *à Elvina.*

Et quoi! pourriez-vous rejetter mes offres et donner la préférence sur moi à cet aventurier.

VENCESLAS *sous le nom de Ciprino.*

Comte de Munster cessez un langage outrageant.

MUNSTER.

Qu'entends-je !

VENCESLAS.

Je ne suis pas ce que vous imaginez (*ouvrant sa veste, et montrant son ordre*) reconnoissez dans un Bohémien le baron de Venceslas.

MUNSTER.

Le fils du duc de Juliers.

VENCESLAS.

(*avec noblesse.*) (*avec feu.*)

Votre souverain...... J'ai voulu être aimé pour moi-même, l'amour a fait cette métamorphose, c'est lui qui m'a attaché sur les traces d'Elvina depuis deux ans entiers, c'est lui qui m'a conduit jusques dans les déserts de la Moravie.. Elvina ignoroit mon secret, je l'aime, j'en suis aimé, jugez par tout ce que j'ai fait pour obtenir son cœur; de tout ce dont je suis capable pour le conserver... (*d'un ton plus calme.*) Comte de Munster nos familles sont unies depuis long-tems; il m'en coûteroit de rompre cette bonne intelligence... Etouffez un amour qui n'est qu'une fantaisie passagère, et ne me forcez pas par une conduite inconsidérée à perdre l'estime que mon père m'a toujours inspiré pour votre nom.

MUNSTER, *avec une colère concentrée.*

Jeune homme si tu n'étois pas le fils du duc de Juliers, tu m'aurois déjà fait raison de ton arrogance... J'ai retenu mon ressentiment, je veux bien l'étouffer encore; mais apprends à quelle condition... Ce que tu appelle une fantaisie passagère, c'est l'amour le plus brûlant, je le sens à la jalousie qui me con-

sume... cet instant a décidé du bonheur de ma vie, je ne le sacrifierois pas à l'Empereur lui-même... D'ailleurs ton père me saura gré de t'avoir rendu à son amitié et à la raison, en t'arrachant à un amour qu'il ne peut approuver.... :. Soldats qu'on reconduise le baron de Venceslas au palais de Juliers avec les honneurs qui sont dues à son rang, mais gardez-vous bien qu'il ne vous échappe, vous m'en répondrez sur votre tête..... Quant à Elvina, elle est à moi par le droit du plus fort, et je saurai bien l'empêcher de sortir de ce château...

VENCESLAS.

Perfide! c'est par la force que tu veux régner sur le cœur d'Elvina, ce cœur est à moi, et malgré les gardes qui t'environnent, l'amour et le courage me prêteront des armes.... Oui je saurai défendre celle que j'aime, et faire rentrer dans le devoir un vassal imprudent qui méconnoit et insulte le fils de son suzerain..

(Les Gardes commandées par Munster font un mouvement pour saisir Elvina, Venceslas tire un pistolet de son sein et l'appuie sur l'estomac de Munster en signifiant au gardes qu'il va immoler leur maitre, s'ils osent avancer ; après plusieurs tableaux, Venceslas lâche son coup et manque son rival, alors il est saisi arraché des bras d'Elvina, et entraîné d'un côté, tandis que de l'autre on enlève sa maitresse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une campagne, et dans le fond, le chateau du comte de Munster fortifié à l'antique et flanqué de tourelles ; on ne peut y arriver qu'en passant sous une herse de fer, en pénétrant dans un chemin couvert, et en montant jusqu'à un pont-levis qui ferme la dernière entrée, sur les remparts sont des factionnaires, à gauche une tourelle avancée avec une fenêtre fermée par des barreaux de fer.

SCENE PREMIERE.

Mde PATERNE MAURISSO, *sont assis à droite sur un banc de gazon.*

Mde. PATERNE.

Voilà d'étranges évenemens.

MAURISSO.

Bien étranges... Mais les choses n'en resteront pas là... Le duc de Juliers aime trop son fils pour ne pas venger l'injure qui lui a été faite.

Mde. PATERNE.

Aussi monseigneur, a-t-il mis tous ses hommes d'armes sur pied... il se tient sur la déffensive.

MAURISSO.

Encore une guerre, madamé Paterne, encore des hommes qui vont s'entrégorger, ça ne finira donc jamais ; et pour qui tout ce tapage ! pour une pauvre orpheline sorti je ne sais comment, de je ne sais où.

Mde. PATERNE.

Voila comme va le monde depnis trois mille ans ; toujours des petites causes pour de grands effets:

MAURISSO.

Quand on réfléchit à tout cela....... il y a de quoi faire trembler.

Mde.

Mde. PATERNE.

Avouez que c'est la peur qui vous fait parler ainsi.

MAURISSO.

Peur moi? Laissez donc madame Paterne, laissez donc.

Mde. PATERNE.

Dans cette aventure la plus infortunée c'est cette pauvre Elvina, car enfin ce c'est pas sa faute si monseigneur est venu le second. Un cœur ne se donne pas deux fois. Elle est maintenant renfermée dans cette tourelle. (*elle montre la tour dans le fond.*)

MAURISSO.

Dans le siècle ou nous sommes, une femme est bien à plaindre d'être jeune et jolie? il y a tant de loups ravissans.

Mde. PATERNE.

Ah! mon cher à qui comptez vous ça (*avec un soupir*) il m'en souvient.

MAURISSO.

Madame Paterne a bonne mémoire.

Mde. PATERNE.

Allez vous recommencer vos impertinences?

MAURISSO.

Tout doux, madame, tout doux. Vrai je ne voudrai pas vous manquer, pour tout au monde, pas même pour les dix mille bezants d'or que monseigneur vient de compter à ces Bohémiens, en dédommagement de la perte d'Elvina.

Mde. PATERNE.

Dix mille bezants d'or!

MAURISSO.

C'est payer bien cher une femme, n'est-ce pas?

Mde. PATERNE.

Une femme qu'on aime est impayable.

MAURISSO.

Il est vrai qu'il en est peu comme Elvina.

Mde. PATERNE, *se rengorgeant.*

On peut-être moins jeune, et moins belle, et cependant valoir encore son prix.

MAURISSO.

Quand on vous connoit aussi bien que moi, madame Paterne on n'a pas de peine à être de votre avis.

Mde. PATERNE, *avec joie.*

Tout de bon?

MAURISSO.

Oh! c'est de franc jeu. Tenez quand ces Bohémiens ont tiré tantôt notre horoscope, je me disois à part moi, on va souvent chercher bien loin un bonheur qui est à sa porte. Je suis jeune, bien tourné, joli garçon; madame Paterne est un peu sur le retour, un peu accariâtre par fois; mais son cœur vaut mieux

que sa tête : d'ailleurs elle est concierge du château, moi je suis premier piqueur de monsieur le comte, tout cela fait des rapprochemens ; un beau jour après avoir demandé la permission de son altesse, on va à la chasse; on tue un sanglier, le voila apprêté, on a invité ses parens, ses amis, à la fin du repas, on boit le vin de l'étrier, et puis fouette postillon, voilà madame Paterne devenu madame Maurisso.

Mde. PATERNE, *a part.*

Ce garçon-là gagne à être connu, il à vraiment de l'esprit.

MAURISSO, *serrant dans ses bras madame Paterne.*

Eh bien ma future, que dites vous de mon petit plan?

Mde PATERNE, *avec modestie*

Qu'il n'est pas bien monsieur Maurisso, d'abuser des avantages qu'on a auprès d'une femme sensible. Vous me permettrez de réfléchir quelque tems.

MAURISSO.

Allons, allons décidez vous...

Mde PATERNE, *à part.*

Il est pressant...

MAURISSO.

Eh bien...

Mad. PATERNE.

Vous le voulez absolument... marché conclu. (*Ils se donnent la main.*)

MAURISSO, *voulant l'embrasser.*

Pour la vie...

Mad. PATERNE, *l'arrêtant.*

Chut, voici monseigneur avec ces Bohémiens, ce n'est pas le moment de parler de tout cela. (*Ils se séparent.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, COURAD, MUNSTER, BOHÉMIENS ET BOHÉMIENNES.

MUNSTER.

Courad, je n'oublierai jamais le sacrifice que tu m'as fait, Elvina sera toujours chère à mon cœur, et toujours tu trouveras dans mes états, sûreté et protection; tu peux partir, mes bienfaits te suivront par-tout. (*Courad se retire à la tête de ses Bohémiens, en remerciant le comte des bienfaits qu'il a répandu sur lui.*)

SCENE III.

MUNSTER, *seul.*

Amour je te rends grace? tu as calmé mes peines, tu as banni mes allarmes.. je sens que par toi mon ame renait au bonheur ; c'est ici, c'est dans cette tourelle qu'est renfermée celle que j'adore... Elvina, pardonne une rigueur dictée par la crainte de te perdre... bientôt ce cachot va se changer en un palais magnifique, bientôt celui que tu accuse de tyrannie, va devenir un adorateur complaisant et timide. (*Une colonne de feu paroît à travers la fenêtre de la tourelle.*)

Que vois-je ? quelle lumière extraordinaire a brillé à mes yeux. — Est-ce un songe... est-ce une illusion. — J'entends une douce harmonie — Mon cœur est ému. — Ecoutons. (*On entend dans le vague des airs, une voix melodieuse qui chante les vers suivans :*)

LA VOIX.

ROMANCE; *musique de Cuvelier.*

Lorsque l'hiver sur la nature entière
A répandu le deuil et les frimats.
Zéphir revient et la fleur printanière
Etale aux yeux de plus brillans appas :
Il est un terme à la souffrance,
Belle Elvina, séchez vos pleurs;
Le ciel vengeur de l'innocence,
Saura réparer vos malheurs.

MUNSTER.

Je suis trahi, quelqu'un s'est introduit dans cette tourelle... Holà, gardes... (*Les gardes arrivent.*) Qu'on saisisse l'insolent chanteur qui a osé pénétrer dans mon château ; qu'Elvina soit amenée dans ces lieux, je veux les interroger ensemble, je veux percer cet odieux mistère. (*Les gardes sortent.*)

SCENE IV.

MUNSTER, *seul parcourt la scène d'un air très-agité.*

(Il reste stupéfait en voyant la colonne de feu s'élancer au haut de la tourelle, et traverser les airs diagonalement.)

SCENE V.

MUNSTER, LES GARDES.

LE CHEF DES GARDES.

Monseigneur, on a envain cherché par-tout, on n'a pu découvrir le coupable; je suis entré dans le cachot de la tourelle et je n'y ai trouvé que ce papier; Elvina elle-même a disparu.

MUNSTER, *arrachant le papier.*

Voyons. (*Il lit avec une vive agitation.*)

Il est un Dieu juste qui veille
Sur les démarches des méchans;
Si sa foudre un moment sommeille,
Elle écrase enfin les tyrans.

(*Après un moment de stupeur, Munster déchire le papier avec rage.*)

Tout ceci est une affreuse machination. Je saurai découvrir les ressorts secrets que l'on a fait jouer, et malheur au traître, il paiera de sa tête ses coupables projets.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ULRIC.

ULRIC, *accourant.*

Aux armes, monseigneur, aux armes; les nombreux bataillons du duc de Juliers couvrent au loin la plaine, et le baron de Venceslas en personne marche à leur tête.

MUNSTER.

Ce jeune imprudent cherche la mort, il va la trouver, il apprendra qu'il n'est pas aussi facile de vaincre un guerrier, que de séduire une femme... Que les portes de mon château se ferment à l'instant, que les ponts soient levés: soldats, imitez moi, et je vous réponds de la victoire (Ils rentrent dans le château, des factionnaires sont placés de tous côtés; plusieurs pelotons restent en bataille à l'extérieur.)

SCENE VII.

(Venceslas arrive à la tête de ses troupes, il culbute les soldats de Munster qui s'enfuyent en désordre; il attaque le

château; après plusieurs mêlées il fait placer une batterie de canons sur un rocher qui domine le château; le combat continue à l'extérieur, le canon fait une forte brêche, le château s'écroule.)

SCENE VIII.

(*Munster fait une sortie et se jette au milieu des armes*)

MUNSTER, *à Venceslas.*

Venceslas, la fortune injuste a marché sous tes drapeaux, mes remparts sont foudroyés, mes soldats sont vaincus; mais il reste à Munster sa haine, son amour, et son courage. Venceslas, je te défie en combat singulier à mort...

(La bataille est un moment suspendue, le sort des deux armées dépendant de celui des chefs; après un combat opiniâtre dans lequel Venceslas court le plus grand danger, Munster est renversé et vaincu, ses soldats mettent bas les armes.)

SCENE IX.

(Dans ce moment, Elvina paroit; elle est couverte d'un voile, une femme en longue robe blanche lui donne la main. Etonnement général.)

SOPHAIA.

C'est moi qui ai sauvé l'innocence des mains de la tyrannie. Je suis satisfaite puisque le crime est puni et la vertu triomphante; Venceslas, je te rends ton Elvina, ne cherche pas à me connoitre, je suis l'effroi du coupable, et l'amie de l'infortuné; si jamais tu as besoin de mon secours, tu me trouveras prête à te servir.

(Sophaia après avoir ôté le voile d'Elvina disparoît; une colonne de feu s'élève aussitôt et se perd dans le ciel.)

(Joie d'Elvina et de Venceslas, qui remercient le ciel de les avoir sauvés; Munster est enchaîné, la honte et la rage se peignent sur sa figure; toutes les troupes défilent et rentrent en triomphe dans le château.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente un sombre cachot, à droite un banc de pierre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MUNSTER, *seul est enchaîné par le corps, par les mains et les pieds, ses fers sont scellés dans le mur. Il est endormi, il s'éveille avec surprise.*

Où suis-je. — (*Il examine autour de lui*) ce cachot, ces chaînes — non ce n'est pas un songe qui m'abuse. — Liberté, richesses, grandeurs — j'ai tout perdu — tout... jusqu'à ma propre estime — Perfide Ulric — Ce sont tes coupables conseils q'ui m'ont entraîné dans le précipice. — Qu'ai-je dit ? Ulric n'étoit-il pas mon ami, qu'el intérêt avoit-il à me tromper... — Ah malheureux... tu accuses les autres, quand ce sont tes passions seules qui ont causé ta perte — Ma perte... est-elle donc certaine — ne me reste-t-il plus des vassaux, des amis ? — Et l'Empereur lui-même souffrira-t-il l'usurpation du duc de Juliers ? — (*Trompette à l'extérieur, Munster écoute avec intérêt.*)

UN HÉROS D'ARMES, *en dehors.*

Peuple de Vestphalie, le comte de Munster coupable de félonie envers son souverain, et de plusieurs autres crimes, est condamné par l'Empereur à perdre la vie sur un échafaud, et ses états sont confisqués au profit du baron de Vencesias.

(*Munster tombe accablé sur le banc de pierre*)

MUNSTER.

C'en est fait... je succombe à ce dernier coup... heureusement.. il me reste une resource (*tirant un pistolet de son sein*) ce pistolet a échappé aux recherches de mes ennemis, il me servira à me sauver de l'infâme supplice qu'ils m'apprêtent. (*il met un genou en terre*)... mon père... mon père te voila vengé. (*il va pour tirer le pisotlet en se l'appuyant sur la tête.*)

SCNNE II.

ULRIC, MUNSTER.

(*Ulric paroissant tout-à-coup comme par magie, lui arrête le bras.*)

ULRIC.

Comte de Münster que faites-vous ?...

MUNSTER.

Je m'affranchis de la honte et de l'esclavage...

ULRIC.

Vous avez donc oublié qu'il vous reste un ami. .

MUNSTER.

Un ami, toi ?... l'auteur de tous mes maux...

ULRIC.

Qui vient pour les réparer.

MUNSTER.

Tu viens dis-tu ?...

ULRIC.

Vous apprendre à être juste et vous rendre tout ce que vous venez de perdre ?...

MUNSTER.

Me rendras-tu ma puissance, mes richesses, mon Elvina...

ULRIC.

Je vous rendrai tout, si vous m'accordez une confiance entière.

MUNSTER, *rassuré.*

Oublie un moment d'erreur, Ulric, sois autant généreux que j'étois injuste...

ULRIC.

J'ai tout oublié...

MUNSTER.

Comment est-il possible que tu ayes pu parvenir jusqu'au fond de ce cachot....

ULRIC.

En me servant des mêmes moyens qui sont en mon pouvoir, pour vous en faire sortir.

MUNSTER.

Qu'elle preuve me donnéras-tu de ce pouvoir....

ULRIC.

Homme incrédule, la voici... Vos fers sont brisés. (*Les chaînes de Munster tombent d'elles-mêmes à ses pieds*).

MUNSTER.

Je marche de surprise en surprise.... Ulric qui es-tu ? parles ; faut-il t'adorer comme une divinité ?

(*Avec calme*). ULRIC.

Je suis un homme.... (*avec exaltation*), mais un génie supérieur veille sur toi, c'est lui qui m'a donné les moyens de te sauver. C'est lui qui servira ta vengeance et ton amour, en mettant tout à-la-fois entre tes mains et ton rival et ton amante; c'est lui enfin qui veut te rendre plus puissant et plus riche qu'aucun potentat de la Germanie...., mais c'est à une condition.

MUNSTER, *avec étonnement.*

Une condition?

ULRIC *d'un ton sombre.*

Il faut que tu contractes un engagement sacré.. Il faut que cet engagement soit signé par toi, dans le tombeau de ton père....

MUNSTER.

Tu me fais frémir.... Quel est ce génie? Et que dois-je lui promettre?....

ULRIC.

Il t'importe peu de connoître ton bienfaiteur, pourvu que tu jouisses de ses bienfaits.... Quant à cet engagement, il doit contenir un abandon entier de toutes tes facultés de ton existence, de toi-même enfin.

MUNSTER.

Moi, confier mon existence à un être sans doute méchant, qui ne me sert peut-être que pour me tromper. Jamais... Non, non, jamais, retire-toi Ulric, tes propositions me font horreur....

ULRIC.

Eh bien, monseigneur, je vous obéis.... Que votre rival jouisse en paix de sa victoire; attendez dans le fond d'un cachot, le supplice ignominieux qu'on vous destine, tandis que l'heureux Venceslas s'unira paisiblement à la belle Elvina, qu'il va placer à côté de lui, sur ce même trône dont il vous fait descendre (*en s'attendrissant*) Adieu... oubliés un ami qui n'a pas voulu vous abandonner dans votre infortune, et qui s'est dévoué lui-même pour vous sauver; faites plus, accusez-le d'avoir voulu vous tromper... Il vous pardonne toutes vos injustices.. (*Il va pour sortir*).

MUNSTER *attendri court à lui.*

Non, non, tu ne partiras pas, fidèle et bon Ulric, c'est un ami qu'il t'ouvre son sein. (*il l'embrasse*). Disposes de ma vie, de tout mon être, me voilà prêt à faire ce que tu exiges.

ULRIC.

J'ai embrassé mon ami, me voilà aux pieds de mon souverain.... (*Il tombe à ses genoux, Munster le relève*).

L'édit impérial est arrivé; déjà l'autel est paré de fleurs, tandis que plus loin on dresse un échafaud.. Il n'y a pas un

moment à perdre; voici l'engagement que vous allez contracter.. (*Il lui remet un rouleau de parchemin* (*avec sécurité*). Je vous le répète, il est indispensable qu'il soit signé sur la tombe de votre père.... Je vais vous transporter dans la forêt, où dorment les cendres de Sigismond; vous y trouverez les Bohémiens; leur chef qui vous est attaché par les liens de la reconnoissance, vous indiquera ce que vous devez faire; que rien de tout ce que vous verrez, que rien ne vous effraye, et suivez exactement ce que Conrad vous prescrira.. Je vous laisse.... vous me retrouverez quand vous aurez satisfait à ce qu'exige de vous l'être puissant qui vous protège.

(*Ulric sort*).

SCENE III.

(Munster reste profondément étonné, on entend un coup de tonnère! Le théâtre change et représente une sombre forêt; à droite est un gros arbre isolé; à gauche le tombeau de Sigismond surmonté de sa statue)

(Munster parcourt la forêt avec une profonde terreur, et examine en frémissant le tombeau de son père).

SCENE IV.

CONRAD, MUNSTER.

(Conrad paroît, il prend le rouleau qui est dans les mains de Munster et l'examine, après quoi il appelle ses compagnons. Dès qu'ils sont arrivés le théâtre s'obscurcit; on apporte un mouton noir que Munster égorge, il trace autour de Munster un cercle de feu, ce feu magique enflamme l'arbre isolé, et c'est à la lueur de cet arbre brûlant que se fait la conjuration; Conrad remet le rouleau à Munster avec une plume de fer, en l'invitant à aller le signer dans le tombeau dont les portes s'ouvrent avec fracas; Munster est tremblant, il hésite, Conrad l'encourage et le conduit jusqu'à l'entrée de la tombe)

SCENE V.

CONRAD, LES BOHÉMIENS.

(Dès que Munster a disparu on continue la conjuration; le tombeau éclate par une explosion souterraine, et la statue se brise en mille pièces.)

SCENE VI.

(Munster sort du tombeau, pâle, échevelé, pouvant à peine respirer; il remet le rouleau à Conrad qui l'examine de nouveau avec satisfaction, une voix forte se fait entendre du tombeau).

LA VOIX.

Pour prix de son courage et de son dévouement— Munster jouira de la puissance la plus étendue, — jusqu'à ce que la nature ait changé ses propres loix ; — et que l'eau devienne un feu dévorant. — Esprits soumis à mon pouvoir. — Telle est la volonté de votre maître. —

(Le jour reparoit, les Bohémiens félicitent Munster, dont l'âme profondément émue est encore balancée entre la crainte et l'espérance).

SCENE VII.

(A un signal de Conrad, la terre s'ouvre, et Ulric en sort, à la tête d'une armée nombreuse).

ULRIC, *à Munster.*

Prince, voici des soldats prêts à combattre pour vous; venez reconquérir vos états, punir un rival odieux, et arracher de ses bras cette amante qu'il a eu l'audace de vous enlever; le triomphe ne peut être incertain, vous commandéz à des êtres supérieurs, et le ciel même vous prêteroit sa foudre, si elle étoit nécessaire à vos projets : dans le moment où je vous parle le baron de Venceslas retourne avec son amante dans les etats de son père, c'est à vous de le prévenir... marchons

MUNSTER.

Ah mon cher Ulric que ne te dois-je pas? ma vie toute entière pourra-t-elle te payer tes bienfaits?...Je veux te faire partager elat de ma couronne, je veux qu'on t'obéisse comme à moi-même ... Allons guerriers, suivez mes pas... et que l'épouvante et la mort précèdent mes bannières triomphantes.

(Munster sort avec Ulric, il est porté en triomphe sur un riche pavois à la tête des troupes; Conrad et les Bohémiens l'accompagnent et forment en sa présence différentes évolutions).

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre représente une campagne, à droite un banc de gazon.

SCENE PREMIERE.

MDE. PATERNE, MAURISSO.

(*Maurisso porte une valise sur son épaule, madame Paterne un petit sac*).

MDE. PATERNE *s'asseyant sur le banc de gazon et jettant son sac par terre*)

Ouf!... La fatigue et la chaleur m'accablent, je ne saurois aller plus loin...

MAURISSO.

Songez-vous que les hommes d'armes de monsieur Venceslas sont à notre poursuite.

MDE. PATERNE,

Ils feront de moi tout ce qu'ils voudront, mais je ne bougerai pas d'ici, il m'est impossible de marcher. (*Maurisso s'assied à ses côtés.*) Ah! mon cher Maurisso.

MAURISSO.

Ah ma chère madame Paterne...

MDE. PATERNE.

Voilà donc comme devoit se terminer cette union si fortunée?

MAURISSO.

Hélas! un instant a tout changé....

MDE. PATERNE.

Le château est démoli. Adieu la place de concierge.

MAURISSO.

Monseigneur n'existe plus, adieu la charge de piqueur.

MDE PATERNE (*montrant la valise et le sac.*)

Voilà le seul bien qui nous reste.

MAURISSO.

Encore n'est-il pas bien sûr que ces maudits soldats ne viendront pas nous l'enlever...

Mde PATERNE.

Adieu la fortune...

MAURISSO.

Adieu les festins...

Mde PATERNE.

Adieu les plaisirs.

MAURISSO.

Adieu les nôces...

Mde PATERNE.

Car le mariage sans argent...

MAURISSO.

C'est comme un chasseur sans munitions ; d'ailleurs, comme dit la vieille chansonnette.

CHANSON ; *musique de Cuvelier.*

L'amour est chose tant jolie,
Qu'on ne sauroit trop le priser.
Soir et matin près de sa mie,
La cajoler, la caresser.
C'est admirable. (*bis*)
Mais las, l'amour tout éhonté,
S'enfuit quand vient la pauvreté...
C'est le diable. (*bis*)

2

Nuage épais sur la prairie,
Répand le calme et la fraîcheur,
Et rose fraîche épanouie
Embaume l'air de son odeur.
C'est admirable. (*bis.*)
Mais la rose cache un piquant,
Le nuage, un feu dévorant...
C'est le diable. (*bis*

3

Accorte et gentille fillette,
Fait naître soudain le plaisir,
Comme au printemps la violette
Croit sous l'haleine du zéphir.
C'est admirable ; (*bis*)
Mais la fleur meurt avec l'été,
Et l'âge efface la beauté.
C'est le diable. (*bis*)

MDE PATERNE.

Vous chantez à ravir, M. Maurisso..

MAURISSO.

Vraiment, Mde Paterne, vraiment vous me flattez. (On entend la trompette et une marche dans le lointain.)

MDE PATERNE, *effrayée.*

Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que j'entends donc là ?

MAURISSO, (*se levant après avoir écouté.*)

Ce sont les soldats ennemis...

MDE PATERNE.

Nous sommes morts...

MAURISSO.

Je vous défendrai, Mde Paterne, comptez sur mon courage... Mde Paterne.

MAD. PATERNE.

J'aime mieux ne pas m'y fier, sauvons-nous.

SCENE II.

(Ils vont pour se sauver, quelques soldats arrivent : Maurisso tire son sabre et fait un moment bonne contenance ; mais voyant qu'on avance sur lui, il met bas les armes, et se jette à genoux avec Mde Paterne ; les soldats s'emparent d'eux, et les font prisonniers après les avoir menacé de la mort, et s'être mis en possession du saç et de la valise.)

SCENE III.

(Entrée de Venceslas avec Elvina et son armée : Maurisso et Mde Paterne apperçoivent Venceslas, se débarassent des soldats et courent se jeter à ses pieds.)

VENCESLAS.

Que demandez-vous, bonnes gens ?

Mde. PATERNE.

La vie Monseigneur...

MAURISSO.

Pas d'avantage...

VENCESLAS.

Qui êtes-vous ? que faites-vous en ces lieux ?

Mde PATERNE.

Hélas ! monseigneur.

MAURISSO, (*à part.*)

Je n'oserai jamais répondre.

Mde PATERNE, (*à part*)

S'il nous connoit, c'est fait de nous.

VENCESLAS.

Parlez sans crainte...

Mde PATERNE.

Ha ! monseigneur, vous allez peut-être nous condamner.

VENCESLAS.

Rassurez-vous.

MAURISSO, (*à part.*)

Il n'a pas l'air méchant.

Mde PARTERNE, (à part.)

Faut-il parler ?

VENCESLAS.

Eh bien ?

MAURISO.

Nous sommes, monseigneur (à part) il va se fâcher. (Haut) Nous sommes des vassaux du comte de Munster...

Mde PATERNE.

J'étois la concierge de son château...

MAURISSO.

Moi son premier piqueur.

Mde PATERNE.

Et nous nous sauvions.

MAURISSO.

Pour ne pas être massacrés par vos soldats... monseigneur...

VENCESLAS.

Massacrés, dites-vous?... Ah! quel homme assez barbare peut répandre le sang après la victoire. Les sujets sont-ils responsables des fautes de leur maître? Non, non, les protéger est le devoir du vainqueur.... Retirez-vous sans crainte, tout ce qui vous a été enlevé va vous être rendu, et je tâcherai de vous dédommager des pertes que vous avez faites. (Maurisso et Mde Paterne, après avoir remercié Venceslas se retirent avec satisfaction.)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté MAURISSO et MDE PARTERNE.

VENCESLAS.

Ah! ma chere Elvina, il est bien doux pour celui qui gouverne les hommes de réparer les maux cruels que la guerre traîne à sa suite... Malheur à ceux qui en éternisant la haine et les vengeances, laissent peser sur les mortels ce fléau destructeur et terrible... Heureusement j'ai eu l'avantage dans une seule action, de terminer une querelle qui sembloit devoir coûter beaucoup de sang, l'amour a combattu pour nous,.. J'ai obtenu de l'empereur, la vie du comte de Munster, il est enfermé dans une prison dont je saurai adoucir les rigueurs.. Nous touchons aux confins des états de mon pere, c'est de sa main que je veux recevoir la tienne, et avant peu une cérémonie sainte va nous unir pour jamais.

(Elvina lui témoigne son amour, mais elle conserve encore quelques craintes.)

VENCESLAS.

Bannis toute inquiétudes, mon Elvina, nos peines sont finies et je vois luire l'aurore du bonheur; que peux-tu desirer encore?

(Elvina lui répond que si elle est toujours aimée de lui, elle n'a plus rien à desirer; expression de leur amour mutuel. Vnceslas est aux pieds d'Elvina, placé sur le banc de gazon, les soldats sont grouppés ça et là, formant le tableau d'une halte.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, MUNSTER, ULRIC.

(Munster paroît avec Ulric, il est indigné en voyant ce tableau d'amour et de fidélité, ils font une conjuration; tous les soldats s'endorment, Ulric fait un signal, Elvina, disparoît avec le banc, Venceslas se précipite après elle dans le gouffre qui vient de s'ouvrir et qui se referme sur lui; les soldats se réveillent et courent aux armes).

SCENE VI.

(Les troupes de Munster arrivent et mettent aisément en fuite celle de Venceslas.)

SCENE VII.

(Le théâtre change et représente un sallon magnifique, dans le fond est un portique qui laisse découvrir en perspective une longue gallerie, au centre de laquelle s'élève un petit autel; au-delà sont de vastes jardins et un palais magnifique.)

ULRIC, *à Munster*

Eh bien, comte de Munster, êtes-vous satisfait...

MUNSTER.

Le succès a passé mes espérances... Mais tu le sais mon cher Ulric, je ne puis être heureux qu'en m'unissant à celle que j'aime ?

ULRIC.

N'est-elle pas en votre puissance; vous n'avez qu'à commander.

MUNSTER, *avec exaltation.*

Génies bienfaisans qui présidez au plaisir et à l'amour... Ecoutez ma voix... Apportez doucement en ce lieu la beauté que j'adore, et tandis qu'elle sommeille, faites glisser dans ses sens une étincelle de ce feu qui embrâse mon âme. — (*on entend une musique douce.*)

SCENE VIII.

(Elvina endormie sort de terre portée sur un riche sopha; des génies en plaisirs et en amours sont grouppés autour d'elle, ils portent des guirlandes de fleurs dont ils l'enchaînent; après un ballet voluptueux, dans lequel ces génies retracent les délices de l'amour, ils se retirent.)

SCENE IX.

(Elvina se réveille; elle voit avec étonnement les chaînes de fleurs qui l'entourent, elle se lève; tous ses sens semblent émus par le desir, elle parcourt l'appartement avec admiration; mais quand elle apperçoit Munster, elle frémit et recule épouvantée.)

MUNSTER.

Rassurez-vous, madame, vous êtes à moi, vous êtes à moi pour toujours; oui, des nœuds sacrés vont lier la belle Elvina à l'heureux comte de Munster. —

(Elvina rejette ses offres avec indignation et lui témoigne qu'elle ne sera jamais à lui.)

MUNSTER.

Eh bien! Elvina, puisque l'amour le plus pur n'a aucun pouvoir sur ton cœur, puisque tu te plais à me tourmenter par d'outrageans refus; je serai aussi cruel que toi... la fortune a changé... Venceslas étoit mon vainqueur, il est devenu mon esclave; ce fier guerrier va paroître à tes yeux, tu seras maitresse de prononcer entre nous deux, choisis donc... La main de Munster.... ou la mort de Venceslas.

SCENE X.

(Les Bohémiens amènent Venceslas enchaîné; quand son amante l'apperçoit, elle veut courir à lui; Munster signifie à Elvina que son amant va périr, si elle ne marche à l'autel; Ulric et Conrad, sont chargés de cet odieux ministère; le glaive est levé sur la gorge de Venceslas; après plusieurs tableaux, après toutes les nuances de l'amour et du désespoir, Elvina certaine que son amant va périr si elle ne se sacrifie elle-même, marche vers l'autel; déjà sa main est dans celle de Munster qui jouit de son triomphe, soudain le tonnerre gronde et l'autel disparoît. Terreur générale.)

SCENE XI.

(L'ombre de Sigismond s'élève derrière l'autel à travers des flammes.)

L'OMBRE, *à Munster.*

Arrête malheureux — Suspends ces sermens sacriléges, — tes forfaits sont à leur comble. — frémis... Elvina est ta sœur.

(L'ombre disparoît.)

(Tableau général de stupeur, de rage, de désespoir, contrastant avec l'espérance, qui semble renaître pour Venceslas et Elvina.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente un Site sauvage, hérissé de rochers et d'un aspect terrible ; à droite, à l'avant-scène, est un gros rocher séparé des autres, dans le fond, un pont hardi à une extrême hauteur, ce pont lie deux chaînes de rochers, au milieu desquels roule un torrent écumeux, on monte au pont par un escalier grossièrement fabriqué.

SCENE PREMIERE.

MUNSTER (*seul, il est sombre, il marche à pas précipités et inégaux.*)

A quoi sert un pouvoir dont on ne peut qu'abuser ? — Mon ame roule au gré de mes passions. Je marche sur les bords d'un abîme... Je suis perdu .. mais je veux entraîner dans ma chûte mon odieux rival. Elvina! Elvina .. Je le sens, dans mon cœur déchiré, la haine commence où finit l'amour. -- Elvina, chere amante. -- Qu'ai-je dit, ce n'est que ma sœur.-- la prédiction terrible se retrace à mes yeux.-- Je la vois cette main sanglante qui écrivoit en caractères de feu... TA SŒUR CAUSERA TA MORT.— Alors j'ai pu vouloir la sacrifier à ma propre sûreté...et pourquoi ne le voudrois-je pas encore... c'étoit ma sœur, c'étoit une enfant timide ; aujourd'hui c'est l'amante d'un homme que je déteste, c'est la cause de tous les maux que j'éprouve ; allons, étouffons une folle pitié. — Venceslas périra, mon existence et mon bonheur futur le demandent. -- et Elvina? — Elvina, sa complice et mon ennemie, a brisé les liens du sang, elle doit périr avec lui.-- Malheureux, que vas-tu faire ? -- Ce crime affreux n'épouvante-t-il pas ta conscience bourrelée ? Hé qu'importe, un crime de plus... quand un volcan est à mes pieds, que me fait le tonnerre qui gronde sur ma tête. --

Ce lieu sauvage et reculé m'a paru propre au sacrifice que je veux faire... Ulric est chargé de m'amener les coupables ; les voici.

SCENE II.

VENCESLAS ET ELVINA *paroissent enchaînés au milieu des* BOHÉMIENS, *que commandent* ULRIC ET CONRAD.

MUNSTER.

Fier Venceslas, tu sais le sort qui t'est réservé.

VENCESLAS.

On peut braver la mort quand c'est un scélérat qui la donne... Mais trembles, il est un Dieu qui tôt ou tard punit l'oppresseur...

MUNSTER.

Je brave tes impuissantes menaces... la foudre ne s'allume pas au gré des faibles mortels... et si elle tombe quelquefois sur la terre, ce n'est pas le ciel qui dirige ses coups... Elvina tu es ma sœur, je le sens à la haine qui s'est emparé de mon ame... La vie seroit un supplice continuel pour moi... je dois vouloir ta mort puisqu'elle ajoute à ma vengeance. (Venceslas prie Munster de n'appesantir que sur lui sa colère, Elvina le prie également d'épargner son amant, ils sont à ses pieds, Munster qui a semblé un moment ému, les repousse avec fierté.)

MUNSTER.

Non, je n'écoute rien... qu'on les saisisse, que Venceslas soit enchaîné sur ce rocher, et que son infâme maîtresse précipitée à ses yeux dans ce torrent, devienne un exemple terrible de haine et de jalousie. (*On exécute les ordres du tyran.*)

(Après s'être long-tems débattu parmi ses bourreaux, Venceslas est arraché des bras d'Elvina et attaché sur le rocher de l'avant-scène; Elvina à son tour, voyant que tous ses efforts sont impuissans, ne prend plus conseil que de son désespoir ; elle vole elle-même au-devant du supplice qu'elle regarde désormais comme un bienfait ; elle monte l'escalier, et après plusieurs tableaux, où, sous le glaive qui la menace, elle se dessine tendant les bras à son amant, elle arrive sur le pont et lui dit un dernier adieu. Munster, que le plus léger retard impatiente, fait un signal ; on enlève Elvina, on va la

précipiter. D'un autre côté Venceslas environné de Bohémiens, le pistolet au poing, est prêt à périr sous le plomb meurtrier. Rien ne peut le sauver.)

SCENE III.

SOPHAIA *paroît sur le haut du rocher sur lequel* VENCESLAS *est étendu.* (*La foudre tombe dans le torrent.*)

SOPHAIA, *avec un accent terrible.*

Arrêtez. — (*Tout le monde s'arrête, tableau général.*)

Munster, ton pouvoir devoit durer jusqu'à l'instant où la nature changeroit ses propres lois; tu les a changés toi-même en marchant dans le sentier du crime par une route encore inconnue; le reste de la prédiction ne tardera pas à s'accomplir; le sang de l'innocence a crié vengeance contre toi, je t'abandonne au supplice que tu as mérité. Venceslas, Elvina, je vais vous transporter dans les jardins de Juliers, c'est-là que la vertu doit serrer les nœuds d'une union fortunée et durable... Ne craignez plus rien de la rage de ce monstre, le crime est impuissant lorsqu'une fois il est démasqué. (Munster et les Bohémiens veulent faire un mouvement pour se précipiter sur leurs victimes. Elvina à l'instant où on veut le frapper se trouve enlevée dans les nues sur un char brillant, en même-tems le rocher sur lequel est enchaîné son amant se couvre de nuages argentins, sur lesquels Venceslas et Sophaia sont doucement portés dans les airs.) *Tous les Bohémiens s'enfuient.*

SCENE IV.

MUNSTER, ULRIC.

(Munster revenu d'une longue surprise passe de la stupéfaction à la rage.)

MUNSTER, *saisissant Ulric.*

Malheureux Ulric, tu m'as indignement trompé, tu vas payer le prix de ta perfidie (*il veut se jetter sur lui l'épée à la main, une puissance inconnue l'arrête.*) Mes forces me trahissent, une main inconnue m'arrête, je ne puis avancer

(*avec l'accent du désespoir.*) Homme, génie, ou divinité infernale, parles, réponds, qui es-tu?

(A ces mots les vêtemeus d'Ulric disparoissent on reconnoît Lucifer.)

SCENE V.

(Conrad paroît avec tous les Bohémiens qui sont changés en diables, en même-tems l'air se charge d'une vapeur rougeâtre, et l'eau du torrent se change en feu. Les démons saisissent Munster, et après l'avoir tourmenté, ils le conduisent sur le pont et le précipitent dans des flots de feu, dans lesquels ils sautent après lui)

SCENE VI.

(Le théâtre change et représente une caverne infernale, sur les rochers rougis par le feu, on voit grimper des lézards et des dragons, des animaux effrayans pendent du haut de la voûte.

(Les démons amenent Munster, dont les mains sont chargées de chaines rougies et brûlantes, ils le forcent d'adorer Lucifer; Munster semble poursuivi et déchiré par les remords, en voyant les Ombres ensanglantées de son père et de sa mère, les démons secouent autour de lui leurs serpents; après plusieurs tableaux effrayans, les Ombres disparoissent. Lucifer fait un signal, on apporte un livre enflammé, on force Munster à y lire ces mots qui font sa propre condamnation : ASSASSINAT, INCESTE, PARRICIDE; à un second signal, un énorme dragon ailé sort de terre; à cet aspect Munster est épouvanté, on l'entraîne, on le renverse sur le dos du dragon, les démons s'y grouppent avec lui et ils s'engloutissent tous à travers les flammes dans le fond des enfers.)

SCENE VII.

(Le théâtre change et représente les jardins délicieux du duc de Juliers, à droite est une voûte de feuillage prolongée en optique, à gauche un double rang de statues et de vases; dans le fond un petit temple élégant, au milieu duquel s'élève un autel, et plus loin un monticule orné de tous les dons de Flore, Bacchus et Pomone.)

(Au changement, les dames et les princes de la cour sont grouppés dans le jardin ; sur le monticule, sont des plaisirs et des amours.)

SCENE VIII.

(Venceslas et Elvina sont dans le temple avec Sophaia qui les unit à l'autel de la vertu, sur lequel brûle le feu sacré, emblême de l'innocence et du bonheur. Les pâtres viennent rendre hommage à leur nouvelle souveraine en lui offrant les fleurs qui parent leurs champs, et se mêlent aux danses des chevaliers et des dames, pour célébrer un aussi beau jour.)

FÊTE GÉNÉRALE.

FIN.